

## Hollywood, P.Q.

François Hébert

Volume 28, Number 6 (168), December 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31091ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Collectif Liberté

**ISSN**

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Hébert, F. (1986). Hollywood, P.Q. *Liberté*, 28(6), 38–42.

FRANÇOIS HÉBERT

## Hollywood, P.Q.

C'est une belle fête, genre *Star Search*, à laquelle messieurs Paré et cie nous conviaient en septembre pour fêter le dixième anniversaire du magazine *l'Actualité*, en célébrant des «Québécois qui montent». Qui montent? L'image est jolie, ouverte: on peut imaginer un grand escalier doré, un ascenseur, plus discret mais combien plus rapide, l'avion du jet-set qui décolle, ou encore une lévitation comme dans la publicité de Toyota. C'est un paradis comme un autre, du Dante pour le peuple. L'enfer, c'est les autres, condamnés à l'oubli, loin des flashes des journalistes; dans la pénombre, grouille la morne masse des habitants *low-tech*, vivant d'expédients, sans trop penser au 21<sup>e</sup> siècle, au 22<sup>e</sup>, au 23<sup>e</sup>, et qui n'aura comme dernier recours qu'à lever des yeux humides vers les 75 élus, lancés en orbite *ad majorem gloriam Actualitatis* et destinés à siéger à la droite du père Paré! Si vous avez plus de quarante ans, abandonnez tout espoir: le train file, le wagon de votre génération a été décroché. Ruminez votre passé, ou bien jouez au tarot avec les photos des nouveaux saints.

La manière me paraît révélatrice d'une idéologie qui, elle, n'est pas montante, mais parvenue, triomphante, établie dans toute sa gloire. Il y a eu la fête de la statue de la Liberté; voici les trémoussements de la statuette de *l'Actualité*. En guise de feu d'artifice, elle nous offre un «bouquet» de personnalités, qu'elle fait ou qu'elle cueille, comme Hollywood distribue les oscars ou comme les anciens hagiographes faisaient les saints. Voici *la Légende chromée*, voici des vies de

saints modernes; les titres de certains articles sont instructifs (*les liturgies de la peinture, l'ingénieure aux sept douleurs, l'ange gardien de la nature*), bien qu'ils n'empruntent pas qu'au registre sacré, se servant aussi du sexe (*une danse en forme d'orgasme*), de la publicité (*le succès ne change pas le monde, mais...*), etc., toutes ces *images* servant à auréoler des êtres exemplaires, à mieux les vendre à des consommateurs mous, à les imposer et, implicitement mais *premièrement*, à valider un rite dont les prêtres sont les journalistes.

Car qu'est-ce, en fin de compte, que l'actualité, cette *valeur* sur laquelle se fonde *l'Actualité*, le périodique, en nous faisant croire qu'elle traite d'une *réalité* nommée «l'actualité»? Bien peu. C'est un découpage de la réalité, une série de choix opérés dans sa mouvance et dans sa multiplicité, et qui donnent à croire que le temps est une course, qu'il faut arriver le premier, qu'il faut être *in*, là où «ça» se passe, au cœur de *l'action* (quid?), et que l'espace est une sorte de kermesse où chacun regarde ce qu'il veut, ce qu'il peut, en croyant que c'est l'essentiel. Sauf que c'est le journaliste qui dit où l'événement a lieu, et quel événement a lieu; tous les autres événements sont occultés, et par là implicitement niés. Ici, le véritable événement, ce n'est pas l'événement (un pont qui s'écroule, un record brisé); c'est la fabrication de l'événement, son invention, son authentification et sa propagation. L'événement, c'est bien le journal, plus que son contenu; il est la Parole, le Logos moderne; il a des fidèles, ses abonnés, qui *croient* à l'actualité, comme on adhérait anciennement à l'éternité. Le ciel et l'enfer n'ont pas disparu; ils se sont transformés. Il faut aujourd'hui être de son temps; ou mieux, un peu en avance sur lui; et chercher ses modèles dans le passé équivaut à se damner. L'histoire immédiate, voilà le nouveau ciel, et il est américain. Dan Rather est saint Pierre, ou Thot si vous voulez: il instruit les procès (en canonisation), il pèse les actions humaines, il vous dira, clairement ou indirectement, qui sont les bons, qui les méchants.

Tout journalisme en est donc un de combat, et d'abord pour sa propre cause: le journalisme. Combat d'autant plus vicieux qu'il masque ses enjeux, ou ne les connaît même pas. Il ne fait que déployer des drapeaux décolorés quand il chante l'actualité, un présent morcelé, sans perspective, sans toile de fond, celle par exemple que procurait l'or dans l'iconographie chrétienne, à moins que le gris du tube cathodique remplisse ce rôle. A travers l'apparente improvisation des journalistes, se profilent quand même des valeurs: protestantisme, histoire, progrès, capitalisme, sans parler des trois Grâces américaines (Liberté, Vie et Bonheur). Comme l'Évangile, le journalisme est un dogme: il illustre des valeurs, les traduit en images, il est leur véhicule, comme la publicité et les feuilletons télévisés. *Dallas* vous dit comment vivre: trompez-vous les uns les autres. Que des journalistes chantent faux ou se contredisent n'importe guère, pourvu qu'ils restent dans le ton, respectent les formes, comme Bernard Derome ne saurait parler à côté de l'écran: sa présence importe plus que ce qu'il dit, à tel point qu'on comprendrait mieux le vrai message, ou le massage, en le regardant seulement, sans le ton, sans le sens apparent. Finie l'église catholique romaine; même le pape s'est converti à l'église cathodique américaine, à l'eucharistie du *Prime Time*, et il officie dans les stades, des églises renversées, où il fait une pâle concurrence aux professionnels, à Cindy Lauper, à Lionel Ritchie, etc.

Tout ceci demanderait à être nuancé, et a déjà été dit, mais ça me paraît important en diable, et particulièrement pour comprendre le processus par lequel les journalistes de *l'Actualité*, en célébrant avec une générosité sans doute sincère des Québécois qui montent, en réalité se célèbrent eux-mêmes, cédant même parfois à une jouissance interdite, comme le dit si bien Jean Paré, «à la *tentation* (c'est moi qui souligne) de laisser percer l'écrivain sous le reporter». *L'actualité* n'intéresse pas l'écrivain, si elle est parfois sa tentation à lui.

Cela dit, une des questions qui travaillent actuel-

lement le monde occidental, et par conséquent le Québec, c'est la place du spirituel dans nos sociétés (ou du religieux, ou du mythique, appelez ça comme vous voudrez). Voyez Godard, Herzog, Lynch, Tar-kovsky... On ne s'étonnera guère que ce numéro de *l'Actualité* n'ait nullement fait écho au retour du religieux dans les consciences, car l'éternité porte ombrage à l'institution journalistique, et le but d'une institution n'est jamais de se saborder. Mais il se peut qu'à plus ou moins longue échéance, le genre journalistique se transforme radicalement, ou tombe, devienne une forme littéraire désuète, comme précisément ces vies de saints qui mettaient un peu d'ordre dans la vie des gens au Moyen Age. Evidemment, alors, nous ne monterons ni ne tomberons; tout simplement, nous ne serons plus là. Nous n'existerons pas plus que le précédent numéro de *l'Actualité*...

En attendant, *the show must go on* à Hollywood, P.Q. Et les aînés de *l'Actualité*, pour ne pas être dépassés par les événements, comme si on pouvait ne pas l'être, ont décidé de fêter des cadets et d'inventer, comme ça, tout de go, rien de moins qu'une «deuxième révolution tranquille» (vous n'inventez rien, les jeunes!) en récupérant une brochette d'individus triés sur le volet, le leur, dans un grand party où l'on ne voit pas très bien ce qu'ils pourraient se dire les uns aux autres, si ce n'est les pieuses généralités que Jean Paré leur fait dire dans son avant-propos. Ceux-ci pourront toujours se rabattre sur la bouffe et sur le cul, comme dans *le Déclin de l'empire américain*. En passant, côté valeurs, ce n'est pas l'empire voisin qui décline, c'est plutôt nous. Comptons-nous vite, avant que le pluriel ne corresponde plus à rien.

Nous? Qui ça? *Nous* sommes morts. Notre déréalisation est accomplie. Voici le *transculturel* que prône *Vice Versa*, voici l'ère des gentils fantômes. Nous n'aurons plus besoin d'un visa pour aller aux Etats-Unis, réel ou moral; ils viennent à nous, dans nos têtes, par la bouche (le dieu Big Mac), par le nez (le démon Monoxyde de carbone), par les yeux (les

déesse de la Publicité), par les oreilles (la muse Much Music) et par tous les pores de la peau (la démonsse des Pluies acides, la sueur de l'industrie). Nous n'avons plus rien à leur opposer, la religion disparue, si ce n'est quelques douzaines d'individus, sans doute exceptionnels — mais que peut un Marc Garneau contre la NASA? Ou de plus qu'elle, de différent? Reste la langue, mais c'est bien peu; on ne s'en est guère avisé dans les 20 dernières années. *Dallas* en français, c'est encore l'Évangile américain. *Il y a de quoi* devenir schizophrène, hypocondriaque, paranoïaque, maniaco-dépressif, ivrogne, etc. Les fous ne sont pas tels par décret divin, ou seulement pour des raisons personnelles, familiales. Les nationalismes sont voués au folklore du tchador et de la ceinture fléchée, ou aux cocktails molotov du désespoir. Intégrons-nous donc à l'empire américain, dit *l'Actualité* avec un optimisme qui tranche certes sur la morosité actuelle de l'intelligentsia québécoise, mais qu'on n'est pas obligé de partager. Cela dit, *l'Actualité* reste un excellent magazine... dans son genre.